

« Fantasmagorique »

Poèmes de Sandrine Davin

CHAMP DE BATAILLE

L'herbe foulée
Par trop de va et viens
Se teinte de foncé.
Le bruit des grenades
Dégoupillées
Résonnent dans la plaine.
Des habits rongés
Par les mites
Froissent la peau
De ces hommes.
Des douilles caressent
Le sol
Où dorment des buissons
En fils barbelés.

DANS LA GRANGE

Chaussures accrochées
Dans la grange
Où dort le maïs
Qui sèche.
Il fait si noir.
La lumière
Du dehors
Ne rentre plus
Depuis très longtemps.
Trop longtemps...
La grange est vide
Et les silences
Sont lourds.
J'entends encore
Tes pas fouler
La poussière,
J'attends ton retour.

FANTASMAGORIQUE

Des silhouettes fantomatiques
D'hommes sans cerveau
Déambulent dans les rues
Vides et sans lumière.
De la buée sainte
Sur les parois
Des vitrines obscures.
La vie n'a plus de sens.
Les mâchoires se resserrent
Sur des silences imposés
Par des bouches cousues
Au fil doré.



« Écoute » d'Yves Tanguy, 1942.

■ « *Des silhouettes fantomatiques/D'hommes sans cerveau/ Déambulent dans les rues/Vides et sans lumière./De la buée sainte/Sur les parois/Des vitrines obscures./La vie n'a plus de sens. Voilà, le décor est planté. Avec "Fantasmagorique" Sandrine Davin explore l'inconscient comme le non-dit. « car les silences sont lourds » et puis « la terre pleure ». Ainsi, le passé ressurgit avec force et les souvenirs refont surface : « Le chapeau de paille/ Accroché dans la grange/Se repose à jamais ». Et puis, et puis il y a la vie qui reprend tous ses droits tandis que « les rêves » escaladent « les murs invisibles ». Une poésie envoûtante et concise qui nous transporte « aux frontières du réel »... L'auteur va publier au début de l'année prochaine un nouvel ouvrage intitulé « Tankas ».*

ÉRIC GUILLOT

TANKAS

au fond de l'atelier :
sur l'établi la poussière
efface ton sourire
où des fragments de silence
errent au-dessus de ma tête

nuit écarlate
le ciel siffle sous les balles –
sa main dans la mienne
à l'aube du dernier soir
où l'enfer tape à la porte

en bordure de ciel
les nuages filent un à un
dans un épais silence
où mes paupières s'éteignent
une larme au creux des lèvres

quand la terre tremble
sous un ciel éclaboussé
ma tête explose
entre les doigts ridés
par le poids des ans

HAIKUS

morsure de froid
sur le bord de ton sourire
le ciel se rendort

sous le vent d'hiver
les silences se faufilent
entre nos lèvres

matinée d'octobre –
un dernier souffle de vie
ta main dans la mienne

la lune se lève
derrière les toits de la ville
- nuit écorchée

poitrine trouée
sur un radeau de brouillard :
sang au creux des mains

A L'OMBRE DU CERISIER

La terre pleure
Le souvenir de tes pas
Que tes semelles ont
Trop souvent foulé.
Le cerisier
Ne fleurit pas,
Il n'est plus là
Depuis tant d'années.
Le chapeau de paille
Accroché dans la grange
Se repose à jamais.

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Le visage froissé par une nuit
Presque blanche :
Les rêves escaladaient
Des murs invisibles,
Et la lune avait pour emprise
Les étoiles.
Les façades crayeuses
Des habitations
Ressemblaient à des bouts
De polystyrène posés ça et là.
La vie était laiteuse,
A souhait.
Les herbes folles serpentaient la ville
Comme pour regagner
Leur liberté...
Tout était faux, juste un décor.
Enfin, c'est ce que je croyais...

DÉSERT HUMANOÏDE

8h16. Le goudron pleure ses dernières larmes
de chaleur.
Des carcasses humaines fleurissent le bord
de la route. Enfin, ce qu'il en reste...
Le ciel n'existe plus, seul le soleil est maître
de l'univers.
Le règne minéral a fermé ses yeux
Pour laisser place au désert.
Les herbes folles sont mortes, sans rien dire.
Les arbres dégénérés dans un coin, un peu plus
loin.
8h19, c'est la fin.
Plus de goudron, d'herbe folle, ni d'arbre.
Les carcasses font les beaux jours,
à la seule vie humaine, Les vautours...

Le coin de la nouvelle L'Hindourdou

Par Laurent Roustan

Les fragments du soleil de septembre tombaient en pluie sur l'eau frémissante du Baou du Dourdou d'Ouyre, il se laissait dissoudre dans les doux remous du doux Dourdou du Sud, dans ce petit courant frais venant d'un poil plus haut, de la chaussée de Magdas. Le soleil dans son bain n'omettait pas toutefois de réchauffer les galets du bout de plage faisant office, sur à peine vingt mètres carrés, de riviera perdue au bout de ce chemin, lequel partait au centre même de la Roue, ce tournant qui n'en finissait plus de tourner vers Camarès et le rougier. Revendra et les siens n'avaient pas pris la départementale 999 mais descendu les cours d'eau depuis Sylvanès jusque-là. Il y a quatre jours de cela, peut-être cinq, la troupe s'était produite dans l'abbaye de Sylvanès, prolongeant un peu plus et le festival de Musique sacrée, et cet été sud-aveyronnais où les températures avoisinaient celles du pays de Revendra. Elle et sa troupe avaient ensuite dormi sous les voûtes de l'abbaye, puis Revendra avait émis le souhait de marcher le long de l'eau, jusqu'à Camarès où là-bas Jimmy, son impresario, l'attendait dans son farniente habituel dans la plus belle chambre du château Rachou.

C'était une longue balade, à vrai dire, mais Revendra aimait à se perdre ainsi dans la nature, près des cours d'eau surtout où la nature savait se faire belle et verte. Toute sa troupe n'avait plus qu'à la suivre dans son caprice bucolique, nul ne pouvait s'y soustraire. Car Revendra était une authentique princesse de l'Inde, la fille du petit maharadjah de Shakapoor, un caractère bien trempé qui avait signifié à son père son goût pour la danse, le théâtre et les arts. Alors son père lui avait offert une troupe, un impresario américain, et il se trouva que Revendra avait du talent pour créer des spectacles, et que ceux-ci ravissaient le public au-delà de l'Inde. Jusqu'à Sylvanès, son abbaye et son festival réputé. Alors, le lendemain du spectacle, la troupe colorée de Revendra se mit à suivre le Cabot qui coulait au pied de l'abbaye, une longue marche dans un décor sauvage, délaissé même des autochtones. Durant deux nuits, ils plantèrent leur campement qui leur rappelait leur Inde lointaine, dans l'espace comme dans le temps, et profitèrent de la paix des pays perdus. Ensuite, ils atteignirent la rivière Nuéjous et un peu plus loin enfin, à l'ombre du château de Fayet, le Dourdou qui les mènerait jusqu'à Camarès.

C'est après Ouyre et Magdas qu'ils se retrouvèrent au Baou, devant cette eau scintillante et ce petit gouffre avenant, sous cette chaleur digne d'un véritable été indien. Revendra se mit à genoux et rendit grâce au lieu. Elle ordonna de planter le campement, et immédiatement, de grands draps d'or, des tissus bariolés de chaudes couleurs se dressèrent sur et au-dessus de la plage de galets. Ensuite, la princesse se dévêtit entièrement et avança lentement pour nager au cœur même du Baou, dans cette eau fraîche qui faisait briller la beauté de sa peau de mille petites étoiles. Sur la colline, accroupi derrière un genêt, guettant jusqu'à lors le lapin imprudent, le chasseur Raoul se frotta les mirettes. Tout à l'heure, il n'y avait personne par ici, et maintenant, le temps de quatre ou cinq gorgéons de rouge, voilà que le Baou se la jouait mystère de l'Orient, avec une superbe femme à la peau mate et aux longs cheveux de nuit qui barbotait dans l'eau, toute une smala venue des Indes orientales, et...
« Oh, punaise ! Les copains vont pas me croire ! »
Il épaula son fusil.
Au centre de la troupe, paresseusement allongé sur son tapis jaune et rouge, Rama le tigre bailla...

Le poème du jour

« Dans la nuit il y a naturellement les sept merveilles
du monde et la grandeur et le tragique et le charme.
.../...
Dans la nuit passent les trains et les bateaux et le mirage
des pays où il fait jour. »

ROBERT DESNOS

(Extrait d'« A la mystérieuse » Les espaces du sommeil).

La maison est là

(partitions pour un confort moderne)
Laure Delaunay est l'auteur de cet opuscule de 14 poèmes publiés dans le premier numéro de la collection du Semainier des muses. L'auteur compose des poèmes qui sont comme des « partitions », tant sa poésie est musicale et s'inscrit dans le mouvement du temps. Depuis 2012, Laure Delaunay collabore à la revue féministe Le Pan poétique des muses. Parmi ses thématiques, nous retiendrons l'astronomie, les femmes et l'amour... Ses compositions lyriques se révèlent, subjectives, dans une « harmonie cadencée ».
Editions Pan des muses de la SIEFEGP, coll. Opus, 2016. 3,50 euros TTC (frais de port inclus) ou à l'adresse postale : 24, rue Lucien-Andrieux - 38100 Grenoble.
<http://www.pandesmuses.fr> & <http://www.facebook.com/siefegp>



Amis lecteurs et écrivains aveyronnais, cette page vous appartient.
Vous pouvez ainsi nous faire parvenir par courriel un récit de votre choix
à l'adresse suivante : eguillot@centrepreste.com
Après avis du comité de lecture,
la nouvelle sera publiée dans ces colonnes.